Geneviève Dormann

Fleur de péché

roman

seuil

FLEUR DE PÉCHÉ

1973
nou. 8°

16° Y2
44246

DU MÊME AUTEUR

AUX MÊMES ÉDITIONS

La Fanfaronne
1959

Le Chemin des dames
1964

La Passion selon saint Jules
1967

Je t'apporterai des orages
Prix des Quatre Jurys
1971

Le Bateau du courrier
1975

Mickey, l'Ange
1977

83

GENEVIÈVE DORMANN

FLEUR DE PÉCHÉ

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e^

DL-13-06-1980-16563



Toute ressemblance avec des personnages réels
ne serait qu'un effet du hasard.

ISBN 2-02-005626-7

© ÉDITIONS DU SEUIL, 1980

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Dans un monde sans mélancolie,
les rossignols se mettraient à roter.

CIORAN

Je ferai tomber sur la terre une
pluie de roses.

SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX

à celui qui m'aime

TROIS BALLES DANS LA TÊTE. C'est ce qui est écrit en blanc sur noir, dans le haut de la photo, à droite. Ça, et puis, juste au-dessous, une légende en caractères plus petits parle de coups de crosse, de l'heure de l'assassinat et de l'endroit où l'on a retrouvé le corps de Pierre Fauquembergue, dans la cabane d'un chantier de construction, quelque part, près de Paris.

C'est tout ce que Véréna a vu, d'abord. Ces lettres blanches, aveuglantes, dont elle sait qu'elles ne s'effaceront plus jamais de sa mémoire. Qu'on le croie ou non, elle n'a pas baissé les yeux sur le reste, sur la photo en noir et blanc, étalée sur la double page. Parce qu'il y avait les autres, là, dans le bureau. Il y a des images qu'on ne regarde pas devant les gens à cause du reflet qui peut vous en sauter au visage. Pudeur ou dissimulation, on attend. Ainsi garde-t-on longtemps fermée une lettre d'amour pour la lire, solitaire. Et puisque cette saleté de photographe a pris ces saletés de photos, Véréna a bien le temps de voir le corps disloqué de son amant, de se faire du mal avec.

Du coude, elle a fait glisser le magazine sur la table voisine et elle s'est replongée dans son travail. Rewriting. Parfois les mots sonnent bizarrement. *Rewriting* fait un bruit de pattes d'araignée sur du papier d'aluminium.

Véréna reprend le fil du texte ennuyeux qu'elle doit récrire. *Le Marché du blé dans l'Europe des Neuf.* Rédigé par une stagiaire sortie, paraît-il, major de Sciences po mais qui n'a visiblement pas dépassé le niveau de sa classe de septième pour le vocabulaire et l'orthographe. Véréna n'arrête pas de biffer les *pallier à,* les *pour autant* et les *solutionner* dont cette andouille a parsemé ses phrases.

En réalité, Véréna se sent dédoublée. Une Véréna, immobile, observe l'autre qui manie le papier collant et les ciseaux, barre des lignes, en raccourcit, en rajoute. Elle la regarde s'appliquer à ce travail qui oblige à la concentration. Elle l'admire d'y parvenir. Elle voudrait qu'il s'agisse non pas d'un article mais d'un livre tout entier dont la correction l'absorberait à coup sûr, pendant des heures et des heures.

Tandis qu'une Véréna travaille, l'autre est attentive à ce qui se passe dans la salle de rédaction. Quelqu'un a pris le magazine tout neuf qui vient d'arriver en service de presse. On tourne les pages. Il y a des bruits de chaises. On se regroupe. On veut voir. Evidemment, « l'affaire Fauquembergue » les excite ; c'est le roman policier qui tient toute la France en haleine, depuis trois semaines. Et ce sont les premières photos, depuis qu'on a retrouvé le corps.

Véréna entend tourner les pages et se suspendre les respirations. Le visage dissimulé par ses cheveux, elle a rougi une fois de plus. Depuis quarante-huit heures, Véréna est le champ d'un bizarre va-et-vient sanguin absolument incontrôlable. Elle rougit et pâlit. Ses joues brûlent et se glacent.

Sifflement dental de Bernard Marot. Exclamation de Martine :

— Dis donc... Comment qu'ils l'ont arrangé !

Véréna lève les yeux. A la table voisine, Martine, assise, tourne les pages lentement. En grappe, autour d'elle et lisant par-dessus ses épaules, Catherine, Didier et Bernard.

— Il était pas mal, le mec, dit Catherine.

Page tournée.

— ... pas mal ! dit Marot. Et la bonne femme... Des veuves comme ça, j'irais bien les consoler.

Le magazine a glissé à nouveau sur la table, déjà repoussé, caduc, fané, abandonné, corné, bon à envelopper des beefsteaks. L'Ecclésiaste, fils de David, a oublié de parler des journaux dans sa liste des vanités... « J'ai dit en mon cœur : Allons ! Tu te crèveras pour écrire des pages, tu boufferas ta jeunesse à assembler des colonnes, des idées, des images, tu boiras des litres d'encre pour pisser des kilomètres de copie et, quelques heures plus tard, on se torchera avec ton journal. C'est encore là une vanité et la poursuite du vent. »

Sur la couverture, le visage de Pierre, vivant, en couleurs, son sourire un peu fripé par la manipulation du journal et le titre « Qui était Pierre Fauquembergue ? Pourquoi l'a-t-on assassiné ? », tout cela se dilue déjà dans le passé.

A sept heures et demie, Véréna a épinglé les feuillets de la copie avec un trombone et déposé le tout dans la corbeille de la mise en pages. Elle a pris son sac, glissé le magazine replié sous son bras. Elle est seule, à présent, dans le bureau, avec Martine qui, comme tous les soirs, roucoule au téléphone. C'est l'heure où elle essaie de séduire son mari pour ne pas passer une trop mauvaise nuit. Tous les soirs, depuis des années, elle tente ainsi d'apprivoiser son pochard. Un peintre raté que, maso et folle d'amour, elle nourrit et supporte. Non seulement il picole mais il se shoote, la trompe, oublie de la baiser, casse tout dans la maison, refuse de travailler, ne se

lave pas, bat les enfants et tabasse Martine qui arrive au journal, le matin, en larmes et couverte de bleus. Le récit de ses malheurs nocturnes s'apparente à celui de la bataille de Roncevaux. Elle renifle et n'en finit pas de sonner du cor au fond de sa vallée. Un jour, elle a confié en sanglotant à Véréna :

— ... et tu ne sais pas le pire ? Il... il... Il veut me quitter !

Elle fait le désespoir des féministes du journal. Pour une fois qu'elles tenaient une femme battue, en plein VIII^e^ arrondissement, sans avoir à aller en chercher dans des HLM de banlieues pourries... Une vraie de vraie, avec des coquards garantis bien frais tous les matins... C'est vrai, on ne matraque pas tellement les mémères, dans le milieu de la presse. On est civilisé. Les couples pourrissent normalement comme partout ailleurs mais avec une certaine tenue. Sans bruit. Sans violence *regrettable*. Tout dans la sournoiserie et le fantasme.

Les filles avaient essayé gentiment de pousser Martine à accepter la présidence de la section « Femmes Battues de la Presse » dont elle aurait été en même temps le premier membre déclaré. Elle avait refusé. Et, tous les soirs, l'espoir renaissant, elle entreprenait, par téléphone, le tour des bistrots de son quartier jusqu'à ce qu'elle ait découvert son sac à vin et roucoulait : « A quelle heure tu rentres, mon bichon ? Tu m'as manqué, aujourd'hui, tu sais... », disait-elle d'une petite voix humble. A l'autre bout du fil, on entendait le bichon, déjà chargé, gueuler pour couvrir la symphonie du comptoir et crier à Martine d'aller se faire aimer.

Véréna monte dans sa voiture qui est absorbée rapidement par le flot du départ en week-end. Elle dévale les Champs-Elysées par la file de droite, doublant un alignement de voitures qui stagnent. La vanité des conducteurs les pousse inconsciemment à se masser sur les files de gauche, en position de dépassement routier, tandis que la file de droite, celle des humbles véhicules qui ne roulent pas vite, avance. Il y a cinq ans que Véréna a repéré le manège et, tous les soirs, elle est la tortue qui gagne les lièvres de vitesse.

La routine engendre une magie inquiétante. Un jour, Véréna s'est aperçue qu'elle franchissait la distance qui sépare le journal de chez elle sans s'en rendre compte. Conduite automatique de somnambule. Elle se voit monter dans sa voiture, démarrer et, ensuite, elle ne sait plus ce qui arrive. Un quart d'heure passe et, soudain, elle se retrouve à Montparnasse, dans sa rue. Elle se réveille et n'a rien vu du chemin. Elle a sûrement accompli tous les gestes nécessaires puisqu'elle est là, vivante. Personne ne l'a heurtée. Aucun flic ne l'a sifflée : preuve que l'automatisme a fonctionné. Est-ce que toute la ville roule ainsi en rêvant ?

Enfermés dans leur voiture, les conducteurs parlent tout seuls. Il y en a qui font des gestes, disent oui, non, en hochant la tête. D'autres engueulent le vide, poursuivant dans leur mémoire une scène de ménage, une discussion d'affaires. D'autres répètent, à l'avance, la part d'un dialogue qui les intimide. Souvent, quand elle s'ennuie dans un embouteillage, Véréna s'amuse de leurs singeries solitaires. Evidemment, elle se surveille pour ne pas risquer de servir de spectacle à son tour : la peur du ridicule. Un jour, accompagnant son poste de radio, elle s'était mise à chanter. Ses lèvres bougeaient et, comme sa vitre était remontée, on ne pouvait

pas savoir, de l'extérieur, qu'elle chantait. On pouvait penser qu'elle aussi... Des types, dans une voiture voisine, l'avaient regardée en riant. Alors Véréna avait arrêté net sa chanson, vexée et furieuse en même temps d'être aussi sensible à l'opinion des inconnus, d'être aussi peu libre.

Débrayage, point mort, frein, stop, première enclenchée bien avant le vert pour démarrer plus vite. Au Rond-Point, l'embouteillage brouille l'automatisme. Il contraint Véréna à stopper au milieu d'un passage clouté et la petite auto bleue devient une pierre dans le torrent des piétons qui la contournent en l'insultant, en frappant la tôle au passage, du plat de la main. C'est la méchanceté, l'injustice de Paris fatigué, à huit heures du soir.

Le visage de Véréna reste impassible. Ce soir, elle n'entend pas qu'on la traite de connasse, qu'on lui demande où elle a ramassé son permis de conduire. Elle n'a même pas vu, l'ayant dépassé, que le feu est redevenu vert. Les klaxons des voitures la réveillent, rétablissent le circuit de ses gestes.

A présent, la petite Fiat est entrée dans le troupeau des voitures qui obliquent vers les Invalides et, le pont franchi, il y a soudain de la détente dans l'air.

On dirait que la traversée du fleuve a suffi à transformer la mentalité des automobilistes. L'énervement et la rogne s'enfuient sur l'autre rive, vers les autoroutes. De ce côté-ci, la beauté des vieilles maisons adoucit les mœurs. Véréna se détend. Elle jette un coup d'œil furtif sur le siège du passager, sur la couverture du magazine où sourit pour la dernière fois celui qu'un jour elle a surnommé le Gitan, à cause de ses drus cheveux sombres.

Les trois balles qui ont fracassé ce sourire éclatent soudain dans la propre tête de Véréna. Mais pas de danger qu'elle

s'effondre ni même qu'elle se mette à pleurer ici, en pleine esplanade. Elle n'a pas été élevée dans ces idées-là. La grand'mère Martha était implacable à ce sujet : « On ne pleure pas n'importe où. Si tu as envie de pleurer, va aux cabinets. » Elle y est souvent allée. En trente-deux ans, Véréna Wäber a sangloté dans d'innombrables chiottes. Elle a connu les chagrins puants des cabinets de pensionnat, les chagrins chics des restaurants de luxe aux discrètes chasses d'eau azurée, elle a eu des chagrins campagnards, à la turque, et des chagrins cosmopolites d'aéroports que l'on paie modestement, à la sortie, par un penny ou un pfennig ou une roupie. De toute façon, le chagrin, c'est de la merde, pas autre chose. Pas mettre le pied dedans. Donc, Véréna attendra pour pleurer. Si elle pleure.

Passent les Invalides et les canons alignés le long de la belle façade. L'harmonie bleue des toits d'ardoise sur le mauve du ciel pénètre Véréna. La beauté du soir force son esprit obsédé, y verse une douceur. La magie des pierres assemblées jadis pour consoler les vieux estropiés de la guerre apaise encore au passage une jeune femme blessée.

Véréna ne peut plus attendre. Elle gare sa voiture sur la contre-allée du boulevard, coupe le contact. Elle ouvre le magazine sur ses genoux et en tourne les pages avec avidité. De l'extérieur, on pourrait croire qu'elle dort ainsi, les paupières baissées, les deux mains posées calmement sur le volant. C'est ça : une jeune femme blonde, jolie, qui se repose dans sa voiture, un soir d'été, boulevard des Invalides. Ou qui attend quelqu'un avec une légère impatience que signale la crispation d'un muscle dans la joue silésienne. Mais l'immobilité parfaite de Véréna tromperait sûrement l'obser-

vateur le plus attentif. Est-ce ainsi qu'on regarde le cadavre de son amant ?

Ils ne l'ont pas raté sur cette photo qui est, sans doute, la plus nette, la plus précise qu'on ait prise de lui dans toute sa carrière. Un super gros plan saisi à l'objectif spécial et qui restitue tous les détails. On sent que le photographe a eu le temps de régler son tir, lui aussi. M. le Conseiller, cette fois, ne risquait pas de lui échapper. Il a fignolé son scoop. Il a pu s'approcher tranquillement pour contrôler la lumière à la cellule. Il ne devait pas être le seul, certainement, mais il était le privilégié, à cause du tirage énorme de son journal. Les flics lui ont laissé la priorité. Ça vaut de l'or, une photo comme ça, vous savez bien...

On dirait que le corps est allongé sur le bas des deux pages. En termes techniques, on appelle cela : une double noir et blanc, ouverture en page de droite, titres en noir au blanc, en capitales, et sous-titres en bas de casse. Ils ne se sont pas foulés pour les titres. Même ce con de Varanger aurait fait mieux. On sent qu'ils étaient pressés. Les machines attendaient, sans doute. C'est une vraie chance, un événement pareil qui tombe juste la veille du bouclage. Ils étaient même tellement pressés qu'ils ont oublié de mettre le prénom. Rien que FAUQUEMBERGUE en titre et, juste au-dessous : « Dans la cabane du chantier, son corps abandonné par les tueurs aux abois. »

Il est vrai que, depuis trois semaines, il n'était plus qu'un nom. Un nom connu de peu de gens et, subitement, devenu célèbre, depuis l'enlèvement. FAUQUEMBERGUE. L'AFFAIRE FAUQUEMBERGUE. Et ce nom étalé sur les pages de tous les quotidiens, ce nom qui jaillissait plusieurs fois par jour des postes de radio et de télévision, ce nom que Véréna

portait en elle secrètement depuis deux ans, elle avait été obligée de le partager avec la France et même le monde entier. Il vibrait dans l'air, il éclatait sur les téléscripteurs, les écrans et les rotatives. Tout le monde avait appris d'un seul coup que Pierre Fauquembergue était un homme important, une sorte d'éminence grise de la politique, qu'il avait cinquante et un ans, une femme, trois enfants, un appartement rue de Longchamp, une maison de campagne près de Senlis, une vieille mère dans le Nord. On avait surtout beaucoup parlé de ses enfants. On parle toujours beaucoup des enfants d'une victime, pour mieux culpabiliser les bourreaux. Comme si c'était plus grave de tuer un père de famille qu'un homme tout court.

Justement, on les avait vus et revus à la télévision, les enfants Fauquembergue. C'était même la première fois que Véréna les avait aperçus autrement qu'en photo. Les deux garçons avec des blazers stricts et la fille, Véronique, déjà tout en noir, bien avant qu'on sache que son père avait été exécuté. Normal : c'est elle qui lui ressemble le plus.

Véréna avait vu sa femme aussi, filmée dans ce salon de la rue de Longchamp que Pierre lui avait fait traverser, un soir. Elle avait reconnu le paravent de Coromandel. Anne Fauquembergue, née La Lusinière, fine, élégante, un brin sportive avec sa robe chemisier et ses cheveux courts, une vraie réclame de Burberry's, tweed pour la chasse et soie naturelle pour le reste. Véréna avait été fascinée par son visage, tandis qu'Anne Fauquembergue expliquait son désespoir d'une voix posée et faisait appel à la clémence des ravisseurs. Véréna guettait sur ce visage la réplique de sa propre angoisse. Est-ce qu'on lui avait appris, à elle aussi, qu'on ne pleure qu'aux cabinets ? Véréna, en tout cas,

n'arrivait pas à croire que c'était là la folle hystérique qui l'avait insultée, un soir, au téléphone, chez elle. Des mots orduriers inouïs. Etait-ce vraiment cette femme-là ? Véréna avait remarqué qu'elle avait le nez un peu long. Un nez de grande famille.

Quand la nouvelle de l'enlèvement avait été diffusée, Véréna, dans un premier temps, s'était raccrochée à un espoir vraiment bête : était-ce là une invention du Gitan pour disparaître d'une vie qui, peut-être, lui pesait ? L'affaire Empain avait beaucoup fait rêver les hommes mariés, en mal de cavale. Pierre allait laisser passer des semaines, peut-être des mois et puis, un jour, Véréna recevrait une lettre d'un pays lointain. Une lettre du Gitan qui lui demanderait de le rejoindre dans une île de Malaisie où il aurait construit de ses mains une maison en teck. La lettre dirait qu'il vivait là du produit de sa pêche et qu'il était heureux et qu'il l'attendait. Elle n'avait qu'à prendre le premier avion pour Singapour où il irait la chercher. Si toutefois, disait la lettre, elle avait encore envie de vivre avec lui...

Quelques jours plus tard, on avait appris l'exécution et, peut-être à cause du coup de téléphone ordurier d'Anne Fauquembergue, une joie sournoise, une joie mauvaise s'était mélangée au désarroi de Véréna. Elle en avait eu honte comme d'une bassesse mais elle n'avait pas pu s'en empêcher. Et maintenant encore, tandis qu'elle regarde la photo abominable, elle veut, elle espère qu'Anne Fauquembergue l'a vue, elle aussi. Qu'elle l'aura, elle aussi, reçue en pleine figure, en plein cœur. Et cette méchanceté lui fait du bien. La main de fer de la méchanceté la fait tenir droite.

Véréna essaie de regarder la photo avec les yeux de l'autre. Qu'y voit-elle ? Quels souvenirs, quel vertige fait lever en elle

l'image de ce corps désarticulé. Véréna imagine Anne telle qu'elle l'a vue, à la télévision, dans le salon au Coromandel, le journal ouvert à cette page même, sur ses genoux de soie. Elle pleure, ah ! Et Véréna entend encore la voix de la femme qui hurlait dans le téléphone...

... « pauvre petite salope !.. Imbécile ! Mais avec qui crois-tu qu'il vivra, lorsqu'il sera vieux ? Où crois-tu qu'il se réfugiera lorsqu'il sera foutu ? Sûrement pas chez toi ! Il est menteur et lâche mais il a le goût du confort, le pauvre chéri ! De tous les conforts. Tu n'as pas remarqué ? Il te ment pour préserver son confort ; comme il a toujours menti... Tu n'es rien d'autre pour lui, pauvre conne, qu'une preuve que son pouvoir de séduction marche encore. Moi, je ne suis plus bonne à rien, dans ce domaine. Je connais trop ses comédies. Il ne peut plus m'épater. Je ne peux plus le croire. Mais toi... Il a tellement peur de ne plus plaire, de ne plus bander ! Il a tellement peur de vieillir. Tu n'es qu'une escalope sur sa vieille peau... Allô ?... Ecoute encore, je n'ai pas fini... Si tu raccroches, je te rappellerai, n'aie pas peur... Ecoute, petite morue stupide... tu n'es pas la première : il m'a déjà fait le coup quand il a eu trente ans, quand il en a eu quarante... Il a la maladie des dizaines, figure-toi... Cette fois, c'est sa cinquantaine qu'il me fait fêter un peu à l'avance... Si ça n'avait pas été toi, il y en aurait eu une autre... A trente ans... Allô ?... tu m'entendras jusqu'au bout... A trente ans, il a eu une actrice qui s'appelait Barbara. J'ai eu sa peau... elle s'est suicidée, l'imbécile ! Elle l'aimait, figure-toi, et elle voulait vivre avec lui ! Parle-lui de Barbara qui s'est jetée de la fenêtre de son hôtel minable, rue Grégoire-de-Tours... Nous venions de bavarder ensemble, gentiment, elle et moi, en prenant le thé, dans un café de l'Odéon... Elle est rentrée

chez elle et plouf ! elle a sauté... Tu crois que ça lui a fait de l'effet, à lui ? Penses-tu !... Il l'a appris le lendemain matin, et le soir même nous dînions à Matignon. Il a été éblouissant... Tu veux savoir comment s'appelait celle de ses quarante ans ? Béatrice. Bête comme un troupeau de cochons mais très belle et très riche... Elle m'a fait peur, celle-là, mais, tu vois, je suis venue à bout d'elle aussi... J'ai eu du mal mais j'y suis arrivée. J'ai prévenu son mari qui, bien sûr, ignorait tout, ce crétin. Ça a fait un beau chahut mais tout s'est arrangé... Tu peux être la troisième, si tu insistes. Tu ne seras que la troisième. Il y aura peut-être encore une quatrième, dans dix ans, et, ensuite, je pense que je serai tranquille... Alors, tu peux baiser avec lui tant que tu veux mais n'en espère pas autre chose... Il ne divorcera *jamais* parce que ça ne se fait pas dans *ma* famille... Il le sait... Ça lui coûterait trop cher... Sa carrière en prendrait un sacré coup et il y tient à sa carrière, tu t'en aperçois, n'est-ce pas ?... Allô... allô ? Ecoute encore ceci... si jamais, par un de tes tours de salope, tu réussissais à le faire partir d'ici, je te le jure, ta petite gueule en prendrait un sale coup... Tu m'entends ?... Je ne suis pas lâche, moi !... J'irais te crever les yeux, petite ordure, et je te ferais bouffer ta merde avant de te faire la peau... »

Un coup de téléphone, l'expression est juste. Un sacré coup que Véréna avait accusé en silence, comme un vaillant petit boxeur qui laisse cogner l'adversaire pour le fatiguer. Elle ne l'avait jamais raconté à Pierre car, quelque part, les mots de cette femme l'avaient salie et elle avait honte d'avoir été dans le cas de les entendre. Le plus étrange, c'est que les menaces d'Anne Fauquembergue l'avaient laissée indifférente alors qu'elle avait pensé souvent à cette Barbara qui était morte et à l'autre, Béatrice. Là, la garce avait frappé juste. Pierre avait

menti : elle n'était que la troisième et même la quatrième si l'on comptait sa femme. Et là, Véréna avait été aussi impressionnée par l'amour fou que révélaient cette haine et ces mots orduriers. Elle enviait cette possessivité violente qui bravait l'humiliation et le ridicule pour triompher, finalement. Cette femme, on le sentait, était prête à tout, jusqu'à la folie, jusqu'au scandale le plus éclatant pour garder au moins la présence de cet homme et il y avait quelque chose d'admirable dans cette détermination.

Ce que Véréna n'avait pas supporté, c'était l'amalgame auquel on l'avait assimilée. Non, elle n'était pas la troisième. Et elle n'avait rien à voir avec ces punaises ambitieuses, affolées par le pouvoir et l'argent qui, sous un prétexte professionnel, grenouillaient autour de ces hommes qu'une faveur passagère avait mis aux commandes. Véréna en connaissait, au journal même. Ainsi Gaétane Chouilloux qui, sous prétexte de récolter des échos politiques, était passée par tous les lits de l'Elysée et le racontait, d'ailleurs, avec beaucoup d'humour. Et Lucile Boucau, fille d'un député de l'Ouest et qui se cherchait activement un ministre pour épater sa province. Et Marie-Odile Dieulafoy et Stéphanie Barrichon dont Bernard Marot affirmait qu'à moins de vingt-deux ans elle avait déjà « mâché » trois sénateurs.

Tout ça pour expliquer pourquoi l'idée de M^me^ Fauquembergue contemplant le corps de son mari dans ce magazine auquel elle était sûrement abonnée mettait quelque baume sur le cœur ulcéré de Véréna. Evidemment, beaucoup de détails lui échapperaient. Le fin bracelet d'or qui sciait le poignet gauche de Pierre sur la photo. Véréna l'avait choisi très fin pour qu'il se voie à peine. Quel mensonge avait-il inventé pour expliquer sa présence ? Il était tellement peu

homme à aller s'acheter un bracelet d'or, même très fin. Et, ses mains, là... Anne ne saurait jamais ce qu'avaient été pour Véréna ses mains de paysan, celle que la mort avait figée, ouverte, derrière la tête, et l'autre, à demi repliée près du genou. Elle n'aurait pas le même trouble que Véréna en voyant découvertes ces chevilles où Pierre faisait le caprice qu'elle enroule ses cheveux. Véréna gardait de cette photo toutes les images de tendresse qu'elle était seule — seule ? — à connaître et elle laissait à l'autre l'horreur : le visage méconnaissable, les cheveux ébouriffés par l'agonie, l'oreille déchiquetée, les taches sombres qui maculaient la chemise à raies et la poche du pantalon béant comme un vieux sexe de femme. La légende qui surmontait tout cela était bien mauvaise, décidément.

Sur les pages suivantes, on voyait la voiture de Pierre et son chauffeur gisant, assommé, le corps à demi sorti, la tête penchée vers le sol. Et puis des photos de Pierre vivant : à l'entrée du ministère de l'Industrie, chez lui, en vacances dans le Midi, assis au bord d'un ponton, en maillot de bain avec ses fils. Et là, il fixait un ski nautique au pied d'Anne et tous deux riaient aux éclats. TOUS DEUX RIAIENT AUX ECLATS.

Maintenant, il pouvait dormir en paix. Le secret qu'il avait demandé à Véréna avait été respecté. Il l'avait obligée à une telle prudence que personne ne savait, n'avait su, ne saurait ce qui avait été. Et ce n'était pas Anne qui parlerait, bien trop satisfaite, à présent, dans son rôle officiel de femme aimée inconsolable. Non, personne n'avait rien su de Pierre Fauquembergue et Véréna Wäber. La preuve : personne n'avait éprouvé le besoin de dissimuler cette dernière image de Pierre à Véréna. De toute façon, elle avait perdu ses amis, en deux ans. Quand on s'abstrait, quand on fait des mystères... Même

Matthias, son propre frère, n'avait rien su. Son flair l'avait pourtant mis sur la piste. Il avait posé des questions mais Véréna s'était inventé un amant dont, par superstition, disait-elle, elle ne voulait pas parler et que Matthias avait surnommé aussitôt « le fantôme ». Il ne savait pas si bien dire.

Au moins, elle n'avait pas été inquiétée. Evidemment, personne non plus n'aurait l'idée de la consoler mais ce n'était pas grave. On lui avait toujours dit qu'elle était une dure.

Véréna, d'abord, c'est un prénom de dure à cuire. Un jour, une femme qui s'appelait Véréna, elle aussi, a traversé la Pologne à pied, seule, dans la neige et le froid, pour échapper aux bolcheviques qui ravageaient la Lettonie. On avait brûlé sa maison et toute sa famille était crevée, quelque part, du côté de Riga. Ses parents, ses enfants, son mari, couic. Pas elle. La chance. Ou on l'avait oubliée. Ou elle n'avait pas voulu mourir. Elle était restée longtemps cachée dans une grange. Elle avait attendu que les soldats soient partis. Elle avait vu, de loin, s'éteindre peu à peu ce qui avait été sa maison. Quand la nuit avait été bien noire, elle s'était mise en chemin, son châle sur la tête, et elle avait marché, marché, à travers des bois et des champs gelés, pendant des jours et des nuits. Ses *valinki* à fines semelles de jeune femme riche qui ne circule qu'en traîneau s'étaient vite imbibés d'eau. Mais Dieu veillait sur elle et elle avait rencontré le cadavre d'un soldat. Elle lui avait pris ses galoches et aussi une bouteille d'alcool et du pain qu'il avait dans sa poche. Elle avait dormi dans la neige et mangé des racines. C'était en 1919 ou quelque chose comme ça. Une tante Wäber. La sœur du père de Véréna.

Elle était devenue légendaire dans la famille et on la donnait en exemple aux enfants quand ils pleurnichaient pour